



UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
PADERBORN

Universitätsbibliothek Paderborn

Réflexions Chrêtiennes, Sur Divers Sujets De Morale

Utiles A Toutes Sortes de personnes, & particulièrement à celles qui font
la Ratraite spirituelle un jour chaque mois

Croiset, Jean

Paris, 1710

De la pensée de la Mort,

[urn:nbn:de:hbz:466:1-46032](https://nbn-resolving.org/urn:nbn:de:hbz:466:1-46032)

De la pensée de la mort.

I.

Penser à la mort sans se réformer, c'est folie ; ne pas penser à la mort de crainte d'être obligé de se réformer, c'est impiété.

La pensée de la mort est un remède souverain pour toutes les maladies de l'ame. Nulle passion qui puisse tenir longtemps contre cet objet bien pénétré. La seule vûë du tombeau l'affoblit, rien n'est plus propre que les cendres qu'on y trouve pour éteindre son feu.

Faut-il réprimer les faillies, & l'impétuosité de nos passions ? faut-il découvrir & sentir leur vanité, leur insatiabilité, leur tyrannie ? la pensée de la mort a ce secret. Nulle ambition, nulle cupidité qui ne perde sa force dès qu'on n'envisage les honneurs, & la plus éclatante fortune que du lit de la mort. Là ces dignitez si éminentes ; ces distinctions si flatteuses ; ces prosperitez si brillantes se fanent, & perdent tout leur éclat : On en sent même tout le vuide, on en dé-

couvre toute l'illusion & l'erreur.

On peut dire que la pensée de la mort fait à peu près, à l'égard des passions, ce que fait la mort même : *In illâ die*, dit le Prophete, *peribunt omnes cogitationes eorum*. Psal. 145. A ce dernier moment s'évanouïront tous ces ambitieux projets, tous ces vastes desseins, toutes ces flatueuses esperances : *Peribunt*. Ce plan de fortune si juste, & si bien tracé ; ces mesures prises avec tant d'art, ces grandes entreprises si hardies : *In illâ die peribunt*, tout disparoît, tout s'éface, tout ce qui flatte s'éteint à ce dernier jour. La pensée de la mort fait à peu près la même chose.

Durant la vie nulle passion qui ne pique, qui n'enchanté, qui n'attache, nulle qui ne promette une nouvelle félicité, un nouveau goût. La mort ôte le charme. A ce jour les liens n'attendent pas qu'on les denouë, ils se brisent d'eux-mêmes ; rien ne pique, tout est fade ; l'idée de cette félicité chimerique, dont les passions nous repaissent, se change alors en indignation contre nôtre propre folie : on peut dire qu'en ce dernier jour, nos pensées périssent avec nos passions : *In illâ die peribunt omnes cogitationes eorum*.

En effet de quel œil envisage-t-on au lit de la mort tout ce qui a nourri la cupidité, tout ce qui a été l'objet de l'ambition, & de toutes les passions humaines ? Cette place si élevée & qui a tant coûté, perd bien-tôt son prix, & tout son mérite quand on ne la regarde plus, pour ainsi dire, que du tombeau. Cette magnificence, ce faste, cette somptuosité, tout ce qui ébloüissoit durant la vie, perd alors son éclat ; les ombres de la mort obscurcissent tout jusqu'à la majesté royale : qu'on découvre alors de faux brillants !

Que c'est un beau point de vûë qui rassemble bien des objets, & qui développe bien des mysteres, que l'heure de la mort ! Durant la vie les passions ne font rien voir que dans un faux jour : à la mort tout paroît sans fard, sans artifice. De là on découvre distinctement le principe de ces jalousies piquantes ; le motif de ces envies malignes ; l'objet de cette ambition demesurée ; mais sous quelle face le découvre-t-on ?

Que pense-t-on alors de cette avarice fordide ? quand de toutes ces riches possessions, de tous ces trésors, il ne reste plus

qu'une fosse, qu'une biere, qu'un suaire : voilà à quoi se termine cette avidité insatiable d'amasser du bien ; voilà bien de quoi la rassasier, ou du moins de quoi la guerir si l'on sçait se servir de ce remede.

Que pense-t-on alors de ses plaisirs si peu chrétiens dont on étoit toujours plus alteré ? de ces festes tumultueuses en qui la passion faisoit trouver tant de charmes ? de ces dures maximes du monde dont on a été si religieux observateur, tandis qu'on negligeoit les plus essentiels devoirs de la Religion, & qu'on violoit habituellement les loix de l'Evangile ? Alors la foy & la raison, que la passion affoiblissoit si fort durant la vie, reprennent toute leur vigueur ; il n'est pas possible d'éluder leur reproches, encore moins de ne pas découvrir l'erreur à la faveur de leur lumiere. Degagez alors de mille illusions, que nous faisons de tristes découvertes ! La pensée de la mort a la même vertu ; elle nous met en quelque façon dans le même point de veü ; elle nous raproche le tombeau, & nous fait chercher dans les cendres de ce riche du monde ce qui lui reste de ses trésors ; dans celles de ce Grand du monde, quelques marques de sa grandeur ; & dans

les cendres de cette femme du monde quelques traits de cette beauté dont elle prenoit tant de soin.

Que le vuide, que la vanité de toutes les grandeurs mondaines paroissent dans un beau jour, quand on pense que de tous les heureux du siècle il ne reste sur la terre après leur mort qu'un peu de cendres.

I I.

A la mort on est autant ennemi des passions, qu'on en a été esclave durant la vie. La mort est, pour ainsi dire, le tombeau des passions; & la pensée de la mort en est le souverain remède. Les passions n'ont plus de force quand on ne les regarde que comme des sources de regrets, & de repentirs; à la mort on ne les regarde pas sous une autre face; on ne peut pas même comprendre comment on a pû les envisager autrement.

Reste-t-il à la mort quelques traces de ces idées chimeriques qu'on avoit du monde, & de la prétenduë félicité dont il entretient ses partisans? Ces entêtemens de se pousser, ces desirs immenses de s'enrichir, perseverent-ils au milieu de ce dé-

poüillement universel de toutes choses ?
reste-t-il du moins un souvenir fort con-
solant de tout ce qui a flatté nôtre orgueil ?
de tout ce qui a satisfait nôtre cupidité ?

On pense, on réfléchit, on medite à ce
dernier moment, sur le point d'entrer
dans cette infinie, interminable éternité,
on perd presque de veüe ce peu de jours
qu'on à vécu ; & si l'on se ressouvient en-
core de ce qu'on a été, ce n'est que pour
sentir avec plus d'amertume, ce qu'on va
devenir, & ce qu'on est déjà.

J'étois puissant, je possédois de grandes
terres, j'avois achepté les plus belles char-
ges ; j'avois de gros revenus, je possédois
les plus beaux Benefices : *Et solum mihi su-
perest sepulchrum. Job. 17.* Tout est perdu
pour moy, & il ne me reste plus que le
tombeau !

Ces maisons magnifiques, ces superbes
palais, où j'avois rassemblé tout ce que l'art
a de plus exquis & de plus fin, tout cé que
les pays les plus éloignez ont de plus pre-
cieux ; ces maisons de plaifance où l'on
passoit de si beaux jours ; ces riches meu-
bles d'un si bon goût, ces magnifiques al-
coves si recherchées, ce nombreux corte-
ge, ce somptueux équipage qui me faisoit
tant

tant d'honneur , tout cela n'est plus pour moi , mes heritiers en sont déjà les maîtres ; il ne me reste plus qu'un noir & horrible sepulchre : *Et solum mihi superest sepulchrum.* Que ces reflexions, que cet objet sont propres pour réprimer les passions, & pour en amortir le feu ! Heureux qui n'attend pas à la mort à se servir d'un si puissant remede !

A la mort , point de reflexion qui n'afflige , point de coup d'œil qui ne soit bien amer : *In amaritudinibus moratur oculus meus.* On ne voit rien qui ne soit un nouveau sujet d'amertume.

Le passé fait gemir ; le present allarme ; l'avenir cause d'horribles frayeurs. On se repent de ce qu'on a été : mais regret d'ordinaire fort sterile. On est au desespoir de n'avoir pas pensé à ce qu'on devoit être : mais remords alors inutiles, On pleure, on a un chagrin mortel de n'avoir pas prevenu par de frequentes reflexions, & par une vie plus reguliere, le déplorable état où l'on est : mais repentirs qui arrivent trop tard.

Posuit me quasi in proverbium vulgi. Femmes mondaines , heureux du siecle , gens de plaisirs , on parlera de vous au jour de

vôtre mort, vous serez le sujet des entretiens de toute une Ville : mais comme devenus la fable du peuple ; & comme un grand exemple de la vanité de ce monde, & peut-être même de la justice de Dieu : *Et exemplum sum coram eis. Job. 17.* Malheur à qui sert d'instruction aux autres par son imprudence & par son triste sort !

Que sert à présent à cette personne, dirait-on, d'avoir été si distinguée durant sa vie par sa dignité, par son rang, par ses charges ? la mort vient de la confondre avec les plus vils des mortels : *Parvus & magnus ibi sunt. Job 3.*

Que servent à cette femme qui vient d'expirer toutes ces parures de prix, & tout ce pompeux étalage ? sa fierté, son ambition, & sa délicatesse ont expiré avec elle ; son partage ce sont la pourriture & les vers : *Cum morietur homo, hereditabit vermes. Eccli. 10.*

Que sert à ce puissant Monarque d'avoir commandé à une partie de l'Univers, d'avoir été la terreur de ses ennemis, d'avoir été selon le langage du Prophete, comme une divinité du monde ? *Dii estis. Psal. 81.* Fausse divinité, vous êtes mor-

telle, & vous mourez en effet comme le moindre de vos sujets : *Vos autem sicut homines moriemini.* Si ce grand Prince qui vient d'expirer, n'est pas saint : quel est son sort ! & de quel avantage lui seront dans les enfers tous les honneurs, toutes les grandeurs mondaines ! Qu'il est triste de servir aux autres de sujet, de pareilles réflexions, & de ne les avoir jamais faites !

Que fait-on quand on s'occupe durant la vie du Souvenir de la mort ? On anticipe ce dernier jour, ce dernier moment, ces lumieres vives, & penetrantes ; & sans attendre que la catastrophe, & le dénoüement des intrigues du monde nous développe malgré nous ce mystere de vanité, nous nous le développons à nous-mêmes par de saintes réflexions.

Quand on se propose le tableau de la mort, on y contemple dès maintenant toutes les choses du monde dans le même point de veüë où la mort nous les fera considerer. On les apperçoit, on en juge, comme on en jugera alors ; on les reconnoît frivoles, trompeuses, méprisables ; on se reproche de s'y être attaché, on déplore son aveuglement, comme on le déplorera à cette dernière heure ; dans une

disposition si chrétienne du cœur, & de l'esprit, la passion se refroidit; la concupiscence n'est plus si vive; la cupidité n'est plus si affamée; grandeurs mondaines, biens perissables, plaisirs superficiels, tout cela n'a plus qu'un éclat morne, qu'un attrait languissant & émoussé, qu'un goût fade, dès que tout cela ne paroît qu'à travers les ombres de la mort.

III.

Pensez à la mort, dit le Sage, & vous vous conserverez dans l'innocence. *Memorare novissima tua, & in aeternum non peccabis.* Pensez à la mort, & vous ne serez plus infatué de vous-même; & vous ne serez plus si vif sur vos droits, si jaloux de votre autorité, si sensible sur vos intérêts, si déraisonnable dans vos emportemens, si dur aux autres, si indulgent à vous même, si peu chrétien par tout. Pensez à la mort, & dès-là vous aurez de la douceur, de la retenue, de l'honnêteté, de la modération, de la patience; il n'est nulle passion qui ne s'affoiblisse à cette salutaire pensée. La pensée de la mort est le contrepoison des passions. Mais n'est-ce pas pour

cela même qu'on ne pense pas à la mort, qu'on a tant d'horreur d'y penser ?

On aime ses passions ; & l'on hait ce qui les affoiblit , & ce qui les inquiette. Dites à cette jeune personne, qui n'est occupée que de luxe , que de vanité , qui ne soupire qu'après les joyes & les festes mondaines, dites-lui de penser à la mort : *Memento ira in die consummationis. Eccli. 18.*

Dites à cet homme d'affaires qui s'embarque sur les grandes mers , & dont l'ambition , & la cupidité ne sauroient trouvé de bornes ; dites-lui de penser à la pauvreté & à la nudité où la mort doit le reduire dans peu de jours : *Memento ira in die consummationis.*

Dites à ces Grands du monde nés dans le faste , nourris dans les délices , élevez dans des idées d'indépendance, de magnificence , & de grandeur ; dites-leur de penser au jour qui doit les confondre avec le moindre de leur sujets , & réduire tout ce majestueux colosse en poussiere : *Memento homo quia pulvis es, & in pulverem reverteris. Gen. 3.* Si ces personnes pensoient quelquefois à la mort , seroient-ils si ardens pour tout ce qui nourrit leurs passions ? Seroient-ils si fort attachez à la

vie ? Ces academies d'oïveté , ces jeux , ces spectacles , seroient-ils pour eux des lieux de plaisirs ? Cette fortune , ces richesses , ces places d'honneur & de distinction , attireroient-elles tous les vœux ; en feroient-on toujours son idole ? Mais pour ne pas penser à la mort , s'y trouvera-t-on moins dépoüillé de tout , y sera-t-on moins confondu , moins obscurci ? & si la pensée de la mort effraye , trouble , fait fremir : que sera-ce de la mort même ?

On ne veut point penser à la mort : & pourquoi ! doute-t'on si l'on mourra ? est-on sûr de bien mourir ? Une sainte mort est-elle un ouvrage si aisé , ou si indifférent ? est-elle d'une si petite conséquence , qu'elle ne merite pas qu'on y pense ? De la mort dépend le sort éternel ; peu de gens meurent bien , peut-il arriver autrement tandis que si peu de gens pensent à la mort !

La pensée de la mort effraye , elle trouble les plaisirs , & les plus beaux jours , & c'est pour cela qu'on l'éloigne. Mais pourquoi n'en fait on pas de même de tout ce qui trouble nôtre repos ?

On a un procès criminel , il s'agit de tout son bien , de l'honneur d'une famille ,

de la vie même : si l'on vient à le perdre , quelle désolation ! quel malheur ! cette seule pensée fait fremir : pourquoi n'éloigne-t'on pas cette chagrinante pensée ? pourquoi la porte-t'on par tout ? On ne pense qu'à son procès , on ne parle que de son procès , nul jour , peu d'heures dans le jour où cette pensée ne revienne ; elle trouve place par tout , & par tout nul objet qui ne lui cede . A la verité elle n'est pas inutile : on agit , on instruit , on sollicite , on prend toutes les mesures que la prudence suggere : on n'a que cette affaire dans l'esprit , parce qu'on n'en a point qui tienné plus au cœur ; & que diroit-on d'un homme qui ayant ce procès n'en voudroit pas entendre parler , en éviteroit même jusqu'à la pensée , parce qu'elle effraye , & qu'elle déplaît ?

Faut-il faire icy l'application , & faire sentir l'imprudence , disons mieux , la folie de ceux qui ne veulent point penser à la mort , de peur d'être effrayez par un objet si triste ? Mais ignore-t'on qu'il dépend de nous avec le secours de la grace , que nôtre mort soit consolante , qu'elle soit même précieuse devant Dieu ? Mais peut-on raisonnablement s'en promettre une

telle, quand on ne daigne pas seulement penser à la mort ! C'est une vraye tentation que l'horreur qu'on a d'une si salutaire pensée ; malheur à qui y succombe. A moins qu'on ne doute si l'on mourra, on ne peut, sans folie, rejeter la pensée de la mort.

I V.

Chose étrange ! non seulement on ne rappelle pas le souvenir de la mort ; mais on s'étudie à l'affoiblir, à l'éluder, lors que malgré nous quelque objet la rapproche.

Est-on frappé de la mort d'un parent, d'un ami ? au lieu de profiter d'un avertissement si pressant, on s'applique à en émousser toute la force ; on se rassure en voulant que la cause de cette mort soit toujours celle dont on se croit exempt.

Cette personne si jeune, qui étoit toujours dans la joye & dans les plaisirs, à qui une santé pleine, & robuste sembloit promettre une si longue suite d'années, vient d'être enlevée dans cinq ou six jours de fièvre, à la fleur de son âge, malgré tout son embonpoint. Un accident si peu attendu frappe, trouble, consterne tous ceux

qui peuvent avoir le même sort. Il n'en faut pas davantage pour convertir un cœur trop mondain ; la pensée de la mort, le souvenir de ce triste accident, la crainte d'un pareil sort accompagne jusques dans les plaisirs, trouble les festes les plus riantes ; la grace va triompher, on va conclure à la réforme: sans doute, si l'amour propre fecond en artifices, tous plus séduisants les uns que les autres, n'étouffoit point tous ces projets de conversion, dès leur naissance.

Cette personne étoit jeune, elle avoit de la santé ; mais on veut qu'elle eût une couleur pâle, une poitrine foible, signes peu équivoques, dit-on, d'un mauvais fonds. On s'informe curieusement si elle n'a point fait d'excez, si elle ne s'est point exposée à un air contagieux ; si elle n'avoit point eu quelque pressentiment d'un mal qu'elle ait trop négligé, si l'on ne s'est point trompé dans le jugement qu'on a porté de sa maladie. Mais quel motif de toutes ces perquisitions? c'est qu'on cherche quelque raison qui nous rassure. On veut que sa maigreur, que son embonpoint même ayent été des présages de sa mort ; on rejette sur le défaut d'un remede spe-

cifique, sur le peu d'habileté d'un medecin, sur le tems, sur la saison la cause d'une mort si inespérée; & parce qu'on se flatte de n'être pas dans le cas, on se persuade d'abord qu'il n'y a rien à craindre pour soi, & on se tranquillise; on traite de vaine frayeur un avertissement si salutaire; & le souvenir de cette mort n'a d'autre effet que de nous faire prendre de nouvelles précautions pour nous assurer d'une plus longue vie. Le triste sort de nôtre ami nous rend plus attentifs à éviter ce qui peut nuire à la santé; mais il ne nous rend pas plus ardents à faire ce qui peut servir à nôtre salut.

Certainement on diroit que la pensée de la mort est pernicieuse, tant on prend de soins de l'éviter, ou du moins de la temperer par de prompts correctifs.

Un spectacle, un accident, le son des cloches, un convoi funebre nous font-ils souvenir de la mort? on corrige d'abord cette pensée par le sentiment qu'on a qu'on se porte bien.

Est-on malade? on se garde bien de penser à la mort; & comment seroient reçûs ces gens indiscrets qui viendroient en faire naître la pensée? Jamais tant de soins

d'éloigner la pensée de la mort, que quand on est malade ; si la pensée en vient , on l'affoiblit d'abord par l'esperance d'une prochaine convalescence. Et quelque longue que soit la maladie , on meurt dans la pensée , & dans la confiance de bien-tôt guérir.

Est-on jeune ? on regarde le tombeau de bien loin ; & quoy qu'il meure plus de jeune gens que de vieux , on regarde toujours alors la pensée de la mort comme étrangere ; elle n'est jamais bien reçüe dans un âge qui se croit à l'épreuve de tout.

Mais pense-t-on davantage à la mort quand on est vieux ? Nullement. Une si triste image ne fut jamais du goût des vieillards. Le grand âge ne scauroit s'apivoiser avec cette pensée. A-t'on encore de la vigueur , & de la santé à l'âge de soixante & quinze ans , on ne s'occupe que de la vigueur qu'on sent à cet âge. Si la pensée de la mort se presente, on la renvoye chez ceux qui sont plus âgez, quoy qu'ils ne fussent pas si robustes. Mais que peut-on raisonnablement se promettre à un âge si avancé ? Six ans , dix ans de vie : & qu'est-ce que dix ans si incertains.

à qui est à la veille de l'éternité? Ce n'est pas cependant à quoy l'on pense. On pense qu'on se porte bien, qu'il y a des gens plus âgez à qui naturellement on doit survivre; nul vieillard si usé, si caduc, qui ne se flatte de vivre plus d'un an.

Est-on infirme? on ne pense pas plus à la mort. Accoûtumé à languir, on s'appriivoise, pour ainsi dire, avec une infirmité qui nous laisse depuis long-tems en vie; & on est toujourns mal reçu quand par quelques réflexions salutaires, on vient nous faire plus penser à la mort que nous ne voudrions.

Il est étonnant qu'un homme qui a de la raison & de la foy puisse passer plusieurs heures du jour sans penser à une mort qui peut arriver à chaque heure; & qui seurement arrivera toujourns à l'heure qu'on y pense le moins: *quâ horâ non putatis, filius hominis veniet. Luc 12.*

V.

D'où vient que les gens de bien; ces personnes qui vivent dans une si grande innocence; ces ames pures dont les

mœurs font honneur à la Religion; ces vierges consacrées à Dieu, & qui passent leurs jours dans le plus rigoureux exercice de la pénitence; pensent continuellement à la mort? Nul saint qui perde jamais de vûe cet objet, nul qui ne s'y prépare chaque jour: la mort est le sujet le plus familier, & le plus ordinaire des méditations, & des entretiens même des saintes ames; tandis que les gens du monde les moins réguliers en éloignent avec soin la pensée: ceux ci ont-ils moins à craindre? risquent-ils moins que ceux-là? ont-ils réglé avec le Seigneur, qu'ils ne seront jamais surpris? leurs comptes sont-ils prêts? ont-ils besoin de moins de temps pour les préparer? & en ne pensant jamais à la mort, fait-on une mort fort heureuse? C'est ce dernier moment qui décide de nôtre sort. Les suites de la mort sont terribles: imaginez un point plus critique: on croit tout cela, & on ne veut point penser à la mort!

A-t-on une affaire qui nous interesse? est-t-on chargé d'une negociation délicate? s'agit-il d'obtenir une place sur un concurrent? on en est occupé jour & nuit; quelle attention pour réussir! que de

soins ! quelle application ! que de mesures ! Le bonheur, ou le malheur éternel dépend de l'état où l'ame se trouve en cette dernière heure, & l'on ne s'y prépare point ! & l'on n'y pense pas !

La pensée de la mort effraye, elle rend triste ; & voilà pourquoy on l'évite, on la fuit. Raisonnons, encore une fois, sur le même principe.

Rien de plus triste que l'image d'un naufrage, son souvenir effraye ce Pilote qui s'est embarqué avec tout son bien : il ne faut donc pas qu'il y pense, ni qu'il soit attentif, qu'il veille, ni qu'il prenne des mesures justes pour l'éviter !

La pensée d'une disgrâce fait fremir un homme qui commande dans une Place, ou qui est envoyé par le Prince pour conduire une négociation délicate ; le malheur des autres fait peur à un homme qui a de la faveur : donc ils n'y doivent jamais penser, ni se donner des soins pour éviter un pareil malheur, sous prétexte que son souvenir rend mélancolique. On se garde bien dans le monde de raisonner si mal.

Pourquoi ce Pilote est-il si vigilant ? Voulez-vous, répond-t-il, que nous allions misérablement échoier sur ces bancs de

fièle, ou contre des rochers ?

Pourquoy cet Envoyé, ce Commandant ne pensent-ils qu'à executer les ordres du Prince, & sacrifient tout leur temps, tous leurs plaisirs à leurs devoirs ? pourquoy une si excessive & si gênante vigilance ? Je n'aurois, répond-t-on, qu'à négliger mon devoir, pour me perdre ; l'exemple de tant de favoris disgraciez nous fait sages. Quand raisonnera-t-on de même sur tout ce qui regarde nôtre salut ?

Les Payens mêmes rendoient une espèce de culte aux tombeaux de leurs ancêtres ; ils y avoient recours comme à leurs oracles ; & s'il s'agissoit de quelque négociation importante, leurs conseils & leurs assemblées se tenoient auprès des tombeaux. C'étoit une superstition ; mais cette superstition, remarque saint Clement Alexandrin, ne laissoit pas d'être fondée sur un instinct secret de raison, & de religion, comme s'ils eussent reconnu par là que ce n'étoit pas dans les lieux de plaisirs & de réjouissance qu'on prenoit les délibérations les plus sages, mais sous les yeux, pour ainsi dire, de la mort, où l'on juge sainement de toutes choses, où tout paroît sans fard, & tel qu'il est. Il est

honteux que les Payens nous fassent des leçons de morale.

Certainement si dans nos délibérations, si dans nos entreprises nous pensions à la mort, nous nous épargnerions bien des repentirs. Il ne paroît pas possible de nourrir long-temps des passions, avec la pensée de la mort qui en est le contre-poison. Les grandeurs du monde, le faste, les honneurs perdent tout leur éclat dès qu'on les regarde à travers les ombres de la mort. Les plaisirs n'ont plus qu'un foible attrait; on se dégoûte bien-tôt des vanitez mondaines : on ne rapproche pas souvent l'image de la mort, sans devenir plus chrétien : mais n'est-ce pas, dans le fond, ce qu'on apprehende ?

On craint la pensée de la mort, parce qu'on craint l'effet que produit nécessairement cette salutaire pensée. Si l'on pensoit souvent à la mort, on ne seroit plus si mondain, si enjouié, si libertin : & l'on prendroit bien-tôt le parti de la réforme : voilà ce qu'on n'est pas d'humeur d'entreprendre. La pensée de la mort fait devenir plus sage, & l'on ne veut pas encore devenir meilleur.

Est-il aisé d'être bien mourir ? On ne meurt

qu'une fois, & toujours plutôt qu'on ne pense. Est-il possible qu'on fasse une mort sainte, quand on n'a jamais pensé à la mort ? mais est-il possible qu'on ne pense pas à la mort tandis que tout concourt à nous mettre sans cesse devant les yeux son image ! Histoire de ceux qui ont passé, portrait de nos ancêtres : tout nous en renouvelle l'idée. Quel malheur de mourir sans avoir presque jamais pensé à la mort ?

*De la vie inutile de la plupart
des gens du monde.*

A voir ce qui fait aujourd'hui comme le fonds des occupations ordinaires de la plupart des gens du monde, n'auroit-on pas sujet de demander s'il suffit dans le monde d'être chrétien pour n'avoir rien à faire ; ou si la mollesse, & l'inutilité de la vie ne passent pas pour un vice parmi les chrétiens ?

Assemblées d'oïveté, visites inutiles, entretiens vuides, amusemens frivoles, parties de jeu, promenades, spectacles, plai-